



UNE BONNE FILLE

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. SALVADOR ET COMMERSON,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN

LE 11 NOVEMBRE 1849.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

DESFORGES, rentier..... MM. Vissot.
FÉLICIEN, son neveu..... ARTHUR.
ANATOLE, peintre sur porcelaine.. MIN.

GOBINET, garçon pâtissier..... COTI.
ERNESTINE, fleuristes. { M^{lle} LORAY.
THÉRÈSE, } RAMELLEY.

La scène se passe à Paris, rue Saint-Denis.

Un petit appartement modeste chez Ernestine.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOBINET, seul, entre sans façon, repousse la porte avec son pied, et se retourne en disant :

Est-ce à monsieur Bailly que j'ai l'honneur... Tiens, que c'est bête... je suis au cinquième... chez mademoiselle Ernestine... Ce que c'est que le cœur ! il n'est pas comme les jambes, lui ; il ne compte pas les marches... Dire qu'il y a six marches si tranquille devant mon four !... mon cœur était froid comme mon flan ; je m'occupais que de plaisir en faisant mes câlins... Et depuis que j'ai fait la connaissance de mes deux jeunes voisines, mon cœur brûle et ma pâtisserie avec... J'oublie de garnir mes tourtes, je ne pense qu'aux amourettes, je ne fais que des boulettes, et je flanque mes godiveaux tout de travers... Et tout ça, parce que j'aime... oui, j'aime, j'en suis sûr... mais qui ? Ah ! voilà... Ici, je sens aux battements de mon cœur que c'est mademoiselle Ernestine que j'aime... Et quand je vois son amie Thérèse, je suis comme un fou... Décidément, c'est Thérèse qui mérite la préférence.

SCÈNE II.

GOBINET, ERNESTINE, puis THÉRÈSE.

ERNESTINE, sans voir d'abord Gobinet, et continuant une conversation. Oui, descends tout de suite.

GOBINET. Ah ! fichtre !...

ERNESTINE, effrayée. Ciel !... Comment, c'est vous, monsieur Gobinet ?... Que faites-vous donc chez moi ?

GOBINET. Tiens, c'est vrai, mademoiselle ; au fait, je suis chez vous...

ERNESTINE. Voilà seulement que vous vous en apercevez !...

GOBINET. Mon Dieu ! voui.

ERNESTINE. Enfin, que venez-vous chercher ici ?

GOBINET. Dame, je ne sais pas comment cela s'est fait...

ERNESTINE. Et moi, monsieur, je voudrais le savoir.

GOBINET. Et moi aussi je voudrais le savoir ; car enfin...

ERNESTINE. Expliquez-vous donc, monsieur Gobinet!

AIR : *Les Préceptes de la nature.*

Écoutez-moi, mademoiselle,
J' vas vous faire un récit fidèle
De tout ce qui m'est arrivé,
Et comm' chez vous je m' suis trouvé;
Mon cœur étant plein d' votre image,
Je me suis trompé d'un étage...
Je m' croyais chez monsieur Bailli,
Et vous m' voyez tout ébahi,
J'en suis encor tout ébahi!

THÉRÈSE, *entrant.* Me voilà enfin débarassée de mon patron... Excusez! plus que ça de tête-à-tête... Ah! dis donc, sournoise? c'est it donc pour ça que tu te sauvas si vite, en me disant que tu avais laissé la porte ouverte... Monsieur Gobinet, vous êtes bien audacieux et bien Lovelace!

GOBINET, *embarrassé.* Oh! par exemple... mademoiselle, le hasard seul a tout fait... Ne portez pas de jugements ténébreux...

Le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

THÉRÈSE, *blaguant.* Monsieur Gobinet, savez-vous bien ce que vous avez fait là?... le malheur peut-être de deux pauvres jeunes filles qui ont été assez imprudentes pour vous croire sincère.

ERNESTINE. Thérèse, tais-toi.

THÉRÈSE. Tu défends en vain ce traître... il t'a parlé d'amour, n'est-ce pas? Il t'a dit qu'il t'aimait, le parjure!

GOBINET. Mademoiselle Thérèse, je vous jure...

THÉRÈSE. Répondez... avez-vous parlé d'amour à ma compagne?

GOBINET. Non... ah! non...

ERNESTINE. Il ne faut point mentir, monsieur Gobinet.

GOBINET. Mais... je disais... que...

THÉRÈSE. Horreur!... Gobinet, c'est trop long-temps faire poser deux pauvres jeunes filles... Jusqu'à quand vous verra-t-on, nouveau Joconde,

Courtisant la brune et la blonde,
Aimer, soupirer au hasard?

ERNESTINE. Thérèse!...

THÉRÈSE. C'en est trop à la fin... il faut vous prononcer!... Quelle est celle de nous à qui vous réservez votre volage cœur... Les ennemis sont en présence; il faut parler!

Devine si tu peux et crois si tu oses!

GOBINET, *à part.* Elle me tutoie. Je voudrais être au fond de mon four... Je me suis mis dans un fier pétrin.

ERNESTINE.

AIR : *Pour le chercher, je cours en Allemagne. (Yolva.)*
Etes-vous sûr de l'état de votre âme?

Qui de nous deux aimez-vous en effet?

Qui de nous deux fit naître votre flamme!

THÉRÈSE.

Répondez donc, volage Gobinet.

GOBINET.

Devant vous deux c' n'est vraiment pas facile.

Les regardant tour à tour.

Cell' que j'adore est celle que je vois...

THÉRÈSE.

Vous ressemblez au chasseur inhabile
Qui veut poursuivre deux lièvres à la fois.

Craignez le sort du chasseur inhabile

Qui court deux lièvres à la fois.

On entend appeler dans l'essalier: Monsieur Gobinet.

GOBINET. Voilà, voilà! Pardon, mes belles voisines, le patron m'appelle pour le godiveau de monsieur Bailly.

THÉRÈSE. Allez, jeune homme... partez faire votre godiveau... vous avez à rougir plus que les écrevisses qu'il renfermera.

CHOEUR DE SORTIE.

AIR de la Valse de Giselle.

THÉRÈSE.

Partez, jeune homme imprudent et volage,
Allez au loin gémir sur votre amour;
Jeun' patronet, sachez être plus sage,
Mais n' venez plus surtout cuire à not' four.

GOBINET.

Mes bell's voisin's, ayez de l'indulgence,
Ne r'gardez pas si je suis mal bâti.
L'un' de vous deux peut être ma providence,
Prenez pitié d'un jeune homm' qui pâtit.

ENSEMBLE.

ERNESTINE ET THÉRÈSE.

Partez, jeune homme imprudent et volage,
Allez au loin gémir sur votre amour,
Et désormais sachez être plus sage
Si vous voulez qu'on vous pardonne un jour.

GOBINET.

J' pars et j' promets de n'être plus volage,
J' saurai fixer mon cœur et mon amour,
J' saurai vous plaire à force d'être sage,
Ou je m' suicide et je m' cuis dans mon four.

SCÈNE III.

ERNESTINE, THÉRÈSE.

ERNESTINE, *prenant son ouvrage.* Ce pauvre Gobinet était bien malheureux... Tiens, nous avons tort, ma bonne Thérèse, de le plaisanter ainsi... nous nous en repentirons!

THÉRÈSE. Ah bah!... il est par trop candid... tant pis pour lui s'il pose... Quand on se nomme Gobinet, que l'on est d'une pâte comme lui, il faut poser, ou ne pas venir cuire à notre four...

ERNESTINE. Tu es bien folle, ma chère Thérèse!

THÉRÈSE. Et toi bien ennuyante avec ton ouvrage... Laisse donc ça là; tu travaillera plus tard...

ERNESTINE. Cela n'empêche pas de causer.

THÉRÈSE. Tu crois ça, toi! merci!... Tu as toujours les yeux sur ton ouvrage, et ça te distrait, tu ne vois pas ce que je dis... tu n'es pas à la conversation. Aussi, tu vas me faire le plaisir de laisser là tes pensées, et nous allons donner les nôtres à nos amoureux.

ERNESTINE. Mais je n'en ai pas.

THÉRÈSE. De pensées?...

ERNESTINE. Je ne dis pas cela.

THÉRÈSE. D'amoureux, peut-être... Je t'estime infiniment; donne-moi donc le bras que je te reconduise... Pauvre petite!... et le petit jeune homme du passage du Saumon?...

ERNESTINE. Qui? le jeune homme!

THÉRÈSE. Alors, ne fais donc pas le marchand de modes, autrement dit, la bégéule... Au fait, qui est ce qui n'a pas d'amoureux en 1849?... Tiens, moi, est-ce que je t'ai caché que mon cœur était pris par Anatole, le peintre sur porcelaine... Il peut se flatter d'avoir mon cœur, celui-là... A propos, il m'a dit qu'hier au soir il t'avait reconduite ici, depuis le boulevard aux fleurs.

ERNESTINE. C'est vrai; mais c'était pour me parler de toi.

THÉRÈSE. Parole!... au surplus, va, ma bonne Ernestine, je ne suis pas jalouse de toi.

ERNESTINE. Tu aurais bien tort, ma chère Thérèse.

THÉRÈSE. Oh! toi, tu es pour l'amour plat nique... connu... et avec Anatole, l'amour platonique a tort, il vous le mène à la vapeur... Voyons, et le petit, vient-il toujours te guetter? Où en êtes-vous?

ERNESTINE. Je l'attends ce soir.

THÉRÈSE. Merci! vous en êtes là?... excusez!

ERNESTINE. Oh! c'est en tout honneur.

THÉRÈSE. C'est bien possible... Vous êtes si chargés tous les deux.

ERNESTINE. Thérèse!

THÉRÈSE. Ah ça, mais c'est imprudent, le petit souper... Si papa Desforges vous surprenait!... Tu sais... il est bon homme; mais je ne pense pas qu'il verrait ça d'un bon œil... on a beau être bon.

ERNESTINE. C'est vrai... c'est un homme bien bon, bien respectable.

THÉRÈSE. Oui, un peu trop respectable même. Il est vieux comme mes robes... ce pauvre papa Desforges! lui qui veille sur toi depuis ton enfance, et qui t'entoure de soins

comme s'il était ton père ou ton futur mari... Tiens, franchement, j'ai une idée, je crois qu'il t'a élevée à la brochette pour t'épouser un de ces jours.

ERNESTINE. Il n'en a jamais manifesté l'intention.

THÉRÈSE. Il va se déclarer un de ces matins... Est-ce que tu l'aimes?

ERNESTINE. D'ami!... mais... oui.

THÉRÈSE. C'mm' une jeune fille aimée un mari... bien respectable... Ah ça, si tu l'épousais... et le jeune homme en question, qu'est-ce que tu en ferais?

ERNESTINE. Oh! je ne le reverrais plus!

THÉRÈSE. Tu ferais bien, parce que les connaissances de la Chaussée, ça n'épouse pas souvent devant l'autorité municipale... et toi qui penses à l'avenir...

ERNESTINE. Ah! je t'ai?... Tiens, ma bonne Thérèse, n'est-on pas plus heureuse d'être l'épouse d'un honnête homme qui vous aime, qui devient votre appui dans le monde... plutôt que de penser aux promenades, à la danse... Vois-tu, Thérèse, le bonheur n'est pas dans les plaisirs.

THÉRÈSE. Sacreotte! que tu prêches bien; on croirait entendre feu l'abbé Châtel... j'allais m'en former.

ERNESTINE. Voyons, tu plaisantes toujours.

THÉRÈSE. Et le petit jeune homme... et le petit souper... il faut pourtant l'occuper de ça. (*Regardant par la fenêtre.*) Tiens! il est quatre heures à Saint-Leu... Attends donc, je vais marcher quelque chose de bien respectable... ça doit être papa Desforges... Parbleu, oui, c'est lui... est-ce qu'il est du petit souper?

ERNESTINE. Je le croyais à Rouen.

THÉRÈSE. *Regardant toujours à la fenêtre.* Je crois qu'il va à Saint-Leu... non, il monte ici.

ERNESTINE. Ah! mon Dieu!

THÉRÈSE. N'aie donc pas peur... si le jeune homme arrive, tu me l'ouvriras; tu diras qu'il se trompe de porte.

ERNESTINE. Bonne fille!... merci, merci.

THÉRÈSE. Petit service d'amie.

Air: *J'entends madame la Comtesse.*

Compte toujours sur moi, ma chère,

L'amitié sera ton soutien,

On doit s'obliger et se taire,

Surtout lorsque l'on s'aime bien.

Quand deux amies

Jeunes, jolies,

Ont à tromper plus d'un regard jaloux,

Il faut d'avance

Faire alliance

Pour résister aux amants, aux époux.

ENSEMBLE.

THÉRÈSE.

Compte toujours sur moi, ma chère,
L'amitié sera ton soutien,
Je sais obliger et me taire,
Prends confiance et ne crains rien.

ERNESTINE.

Oh ! je compte sur toi, ma chère ;
Que l'amitié soit mon soutien.
On doit s'obliger et se taire,
Surtout lorsque l'on s'aime bien.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DESFORGES.

DESFORGES, *frappant avant d'entrer. A Ernestine.* Bonjour, ma petite amie... (*A Thérèse.*) Vous voilà, petite espiègle !

THÉRÈSE. Bonjour, papa Desforges... comment va la boîte ?

DESFORGES. Mais très-bien... (*A Ernestine.*) Ma chère Ernestine, je viens vous apporter quelques friandises que je croyais pouvoir partager avec vous ; mais je serai privé de ce plaisir... une affaire indispensable...

ERNESTINE, *embarrassée.* C'est moi qui serai privée...

THÉRÈSE. D'embarrassez-vous donc de ça... ça vous tient chaud.

DESFORGES. Est-elle vive !... c'est un vrai poisson !

THÉRÈSE. Êtes-vous pêcheur, monsieur Desforges.

DESFORGES. On le deviendrait avec vous, ma toute belle.

THÉRÈSE. Ah ! il est joli ! il est joli !... Entends-tu, Ernestine, monsieur Desforges ? il se lance, le voilà parti.

DESFORGES. Pas encore ; mais je vais partir dans un petit quart d'heure.

ERNESTINE. Où allez-vous donc, mon ami ?

DESFORGES. Où je devais aller ce matin, à Rouen.

THÉRÈSE. Est-ce que vous allez porter de l'eau minérale aux Rouennais ?

DESFORGES. Non, petite farceuse, non... j'en ai fabriqué ; mais je n'en porte pas.

THÉRÈSE. Vous avez raison... des eaux minérales en voyage... pas confiance.

DESFORGES, *à Ernestine.* Vous savez, Ernestine, que j'ai acheté des actions du chemin de fer de Rouen au Havre ; eh bien, je vais à Rouen, où doit se tenir une assemblée des principaux actionnaires ; la séance est annoncée pour neuf heures, ce soir.

THÉRÈSE. Alors, bon vent, papa Desforges, et bon voyage. (*A Ernestine.*) Tu sais, n'oublie pas...

ERNESTINE. Oui... oui... c'est convenu... merci !

THÉRÈSE. Adieu, papa Desforges ! (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

DESFORGES, ERNESTINE.

DESFORGES. Quel démon que cette petite Thérèse !... Elle est bien étourdie, bien légère ; mais je la vois avec plaisir auprès de vous, Ernestine ; car je la crois une bonne fille.

ERNESTINE. C'est vrai ; elle a un bien bon cœur... Nous nous connaissons depuis notre enfance... et depuis la mort de sa mère, elle est ma seule compagne.

DESFORGES. Bientôt, mon enfant, vous ne serez plus seule, je l'espère... et si la combinaison que je propose est adoptée, je double mes capitaux, j'achète une maison de campagne et je me retire des affaires... Mais avant tout, je veux m'occuper de fixer votre avenir... J'ai des projets sur vous...

ERNESTINE, *à part.* Des projets !... Grand Dieu !

DESFORGES. Nous causerons de tout cela bientôt... vous voici en âge de vous établir et de songer au mariage...

ERNESTINE. Oh ! nous avons bien le temps... Et puis, d'ailleurs, je ne veux pas me marier...

DESFORGES. Toutes les jeunes filles en disent autant, et Dieu sait si elles en pensent un mot.

ERNESTINE. Je suis heureuse ainsi, et je ne voudrais changer ni ma position ni mes habitudes...

DESFORGES, *se levant.* Ah ! mon enfant, vous ne savez pas à quoi est exposée une jeune fille sans soutien, sans famille. Réfléchissez, Ernestine, un mari est un appui dans le monde.

ERNESTINE. Plus tard, mon ami !

DESFORGES. Plus tard, enfant... plus tard... Vous ne connaissez pas tous les pièges dont une jeune fille est entourée.

ERNESTINE. Oh ! vous êtes tout pour moi, vous, mon unique ami, mon appui dans ce monde. Je connais votre cœur, et je me fie à vous.

DESFORGES. Et vous avez raison, mon enfant ; le papa Desforges a de ça, voyez-vous ; il a bon cœur... et c'est pour cela qu'il voudrait vous voir heureuse...

ERNESTINE. Moi, je ne désire rien, mon ami...

DESFORGES. Allons, c'est bon, nous reparlerons de mes projets... Peut-être ai-je déjà

disposé de vous, de votre cœur, ma chère Ernestine...

ERNESTINE, *émue*. De mon cœur...

DESFORGES. Voici l'heure du départ au chemin de fer; je ne veux pas le manquer comme ce matin. Je vous quitte... à demain! Dînez sans moi, avec Thérèse; soyez toujours bien gentilles toutes deux! Adieu, au revoir!

Air : *Valse de Farinelli.*

ERNESTINE.

Au revoir.

DESFORGES.

A demain soir...

ERNESTINE.

Bon voyage!

DESFORGES.

Soyez bien sage...

ENSEMBLE.

Au revoir,

A demain soir;

J'ai le doux espoir

De bientôt vous revoir!

Il sort.

SCÈNE VI.

ERNESTINE, *seule*.

Je suis toute triste. Ce que m'a dit monsieur Desforges me fait peur... s'il allait se déclarer tout à fait et me dire qu'il m'aime!... S'il voulait qu'en échange des bontés et des soins qu'il a pour moi, je devinsse sa femme!... Oh! non, qu'il reste mon ami; mais mon amour, jamais...

Air :

Je m'en souviens... quand seule sur la terre,

J'allais mourir, il me tendit les bras;

Et m'entourant de tous les soins d'un père,

Dans la vie il guida mes pas;

Mais je ne puis lui donner en échange

Tout mon amour, à lui mon bienfaiteur...

Oh! je le sais je ne suis pas un auge,

Et je rêve un autre bonheur :

Pardonnez-moi, je ne suis pas un ange,

Mon Dieu, pardonnez-moi si j'ai donné mon cœur!

Je ne veux pas tromper plus longtemps monsieur Desforges; à son retour, je lui dirai que j'aime Félicien... Oui, il le faut, mon devoir est de le désabuser... Mais on monte l'escalier... si c'était Félicien! (*Bruit au dehors.*) Oh! je sens mon cœur qui bat...

SCÈNE VII.

ERNESTINE, GOBINET, puis ANATOLE.

GOBINET, *surpris*. Voyons donc... Si ma-

demoiselle Thérèse pouvait être seule... Ah! fichtre! mademoiselle Ernestine!

ERNESTINE. Comment! c'est encore vous, monsieur Gobinet?

GOBINET. Vous êtes bien bonne, je vous remercie, et vous?

ERNESTINE. Il n'est pas question de cela; que venez-vous faire ici?

GOBINET. Parbleur! ça se demande-t-il, ça, mademoiselle Ernestine? J'ai vu partir le vieux...

ERNESTINE, *surprise*. Le vieux!...

GOBINET. Oui, le vieux déformé qui descend de chez vous. J'étais en train de mettre au feu un gâteau de Savoie, quand j'ai entendu la sienne qui vous disait : Au revoir!

ERNESTINE. Je vous ai déjà demandé ce que vous veniez faire ici?

GOBINET. Est-ce que ça se demande? Je viens vous dire en deux mots... que je vous aime en silence.

ERNESTINE. Vous m'aimez!... vous?

GOBINET. Oh! vhoui!...

ERNESTINE, *à part*. Pauvre garçon!

GOBINET, *à part*. Je produis de l'effet!

ERNESTINE. Comment, vous m'aimez?...

GOBINET. Oh fichtre! (*À part.*) A moins qu'ça serait mademoiselle Thérèse... Cependant...

ERNESTINE, *riant*. Tiens! tiens! tiens!...

GOBINET, *à part*. Cet ange n'ose pas avouer qu'elle m'a remarqué...

ERNESTINE, *blaguant*. Eh quoi! si jeune, vous voudriez déjà vous marier?

GOBINET. Si je le veux? si je le veux? Ah fichtre! mademoiselle Ernestine, c'est le vœu de mon père le plus cher.

ERNESTINE. Vraiment?...

GOBINET. Voui; l'autre jour, mon père me dit : Mon fils, il faut prendre une femme. — La femme de qui, papa? répondis je.

ERNESTINE, *riant*. Ah! ah! ah!

GOBINET. Ce mot lui plut; il me répondit : Mon fils, vous êtes une canaille!

ERNESTINE. Votre naïveté dénote un bon cœur, monsieur Gobinet.

GOBINET, *amoroso*. Oh! voui, un cœur aimant!...

ERNESTINE. Qui, j'en suis sûre, fera tout ce qu'une femme voudra?

GOBINET, *avec feu*. Neuf fois plus...

Air : *Francine.*

Parlez,

Ordonnez,

Mon incomparable sirène,

Je suis entraîné,

Fasciné,

Je suis enchaîné.

Sur moi désormais vous regnez

En souveraine,

Car ma passion
Va jusqu'à l'aliénation.
Je suis tout changé,
J'ai
L'esprit dérangé,
J'ai
L' cœur endommagé,
J'ai

A part.

Beaucoup trop mangé,
Parlez,
Ordonnez.

REPRISE.

Tenez, mademoiselle Ernestine, vous pouvez me rendre plus heureux que le grand Turc!..

ERNESTINE. Bien vrai ?

GOBINET. Oh ! je le jure sur les cheveux blancs que j'aurai un jour ; car j'en aurai, je l'espère.

ERNESTINE. Eh bien, je veux mettre vo're dévouement à l'épreuve.

GOBINET. Parlez ! oh ! parlez, Ernestine... mademoiselle Ernestine...

ERNESTINE. Allez-vous en !

GOBINET. M'en aller ! allons donc !

ERNESTINE. Oui... car j'attends quelqu'un...

GOBINET. Quelqu'un?... le vieux déformé?...

ERNESTINE. Vous osez parler ainsi de mon bienfaiteur !

GOBINET, *ricanant*. Oh ! oh ! bienfaiteur ! cric !

ERNESTINE. Oui, monsieur, mon meilleur ami !

GOBINET, *ricanant*. Crac !

ERNESTINE. Monsieur Gobinet... sortez !...

GOBINET, *suppliant*. Pardon, mademoiselle Ernestine, la jalousie m'égare... Traînez-moi devant les tribunaux !... mon amour pour vous sera des circonstances atténuantes ; pardonnez-moi !

ENSEMBLE.

GOBINET.

Air : Mire dans mes yeux.

Si vous comblez mon désir
Par un mot, ma chère,
Près de vous mon cœur espère
Pouvoir réussir.

ERNESTINE.

Monsieur, comblez mon désir,
Sortez pour me plaire ;
En vain votre cœur espère,
Vite, il faut partir.

ERNESTINE. Non, monsieur, laissez-moi... On vient... partez, je vous pardonne !

SCENE VIII.

ERNESTINE, ANATOLE. (*Anatole arrive en courant, un cigare à la bouche; Gobinet se range de côté, près de la porte.*)

ANATOLE.

Air : du Noceur.

CHOEUR.

Joyeux farceur,
Et gai viveur,
Le travail m'embête :
C'est tous les jours fête.
Pour bien rigoler on s'pass' de pain.
Du parfait noceur c'est l'gai refrain,
Tra la la la la !
Oup-là ! Oup-là !

Et voilà !... Bonjour, jolie Ernestine ! (*Il lui prend la taille.*)

ERNESTINE. Finissez, monsieur Anatole.

ANATOLE, *apercevant Gobinet*. Quel est ce jeune cantaloup ?

GOBINET. Monsieur, vous me prenez pour un autre... les cantaloups ont mon estime ; mais je ne fraie pas avec eux.

ANATOLE. Ne nous fâchons pas... jeune patronnet... et n'ayons pas l'air de mépriser les cantaloups.

Air : Ronde du Bohémien (d'Amédée Artus).

L'existence est un parterre
Émaillé de cantaloups,
Que le ciel comme un bon père
Fait pousser exprès pour nous.
Heureux qui peut, le dimanche,
Avoir en toute saison,
Sa grisette sous la hanche
Et sous la main... un melon...
Et voilà, mon garçon,
Comme la vie
Est jolie.

Sur la terre, il faut donc
La grisette et le melon.

(*Il lui donne un renforcement.*) Va voir là-bas si j'y suis, et viens m'en prévenir.

GOBINET. Voyons, fini-sez !... vous me fâchez avec vos renforcements. (*Anatole lui donne un second renforcement ; Gobinet sort.*)

ERNESTINE. Pauvre garçon ! comme vous l'arrangez ! (*Anatole lui prend la taille.*) Voyons, monsieur Anatole, je n'ai pas cela... je le dirai à Thérèse... (*Anatole embrasse Ernestine au moment où Thérèse entre.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

ANATOLE, à part. Oh ! je suis pincé !
(Haut.) Bonjour, Thérèse !

THÉRÈSE. Continuez !... Attendez, je vais aller chercher un bec de gaz.

ANATOLE. Thérèse, je t'assure...

THÉRÈSE, à Anatole. C'est cela, faites comme chez vous... Ah ! vous en contez à mon amie intime... et vous croyez que je ne vous planterai pas là !

ANATOLE. Voyons, ne te fâche pas !... Ne vas-tu pas être jalouse ! oh ! mon andalouse !... Tiens, je fais des vers !...

THÉRÈSE, en colère. Taisez-vous ?... iroquois.

ANATOLE. Diantre ! Iroquois... ce mot américain est dur !... C'est bien, on se tait... méchant !

ERNESTINE, à Thérèse. Tu as été bien longtemps !...

THÉRÈSE, montrant Anatole. Je parie qu'il t'a ennuyée ?

ERNESTINE. Oh ! il ne faisait que d'entrer... Il m'a aidés à renvoyer ce jeune homme d'en bas, tu sais.

THÉRÈSE. Oh ! oui, le premier clerc du pâtissier !... Ce jeune godiveau fait mon bonheur avec son air bête...

ANATOLE. Oh ! oui, qu'il en a l'air !

THÉRÈSE, en colère. Taisez-vous, libellin !...

ANATOLE. Allons, je ne dirai plus rien ! je ferai le mort. (Il va s'asseoir au fond et achever son cigare.)

ERNESTINE, bas, à Thérèse. Dis donc, Thérèse, reste ici... pour recevoir monsieur Félicien, que j'attends... et pour renvoyer monsieur Anatole... Je ne veux pas lui confier mes petits secrets d'amour... tu entends ?

THÉRÈSE, avec mystère. Suffit !... Je vais lui donner une course à faire.

ERNESTINE, à Thérèse. C'est cela. Et moi, je vais faire les provisions pour compléter le dîner... Adieu, monsieur Anatole !

ANATOLE. Adieu, mademoiselle Ernestine. (Ernestine sort.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, moins ERNESTINE.

THÉRÈSE. A nous deux maintenant... Comment ! vous ne bougez pas ?

ANATOLE, se levant. Eh bien, si ! je bouge... à la fin !... Je reprends ma dignité d'homme... méconnu.

THÉRÈSE. Ah ! nous nous insurgons !...

ANATOLE. Et pourquoi pas ? au fait... qui m'en empêcherait ?

THÉRÈSE. Moi !

ANATOLE. Eh bien, non, je t'aime trop pour cela... (Il veut lui prendre la taille.)

THÉRÈSE. Allez donc prendre la taille d'Ernestine...

ANATOLE. Laisse donc !... la tienne est bien plus délicate... avec ton joli corsage... indiscret.

THÉRÈSE. Indiscret ?

ANATOLE. Très-indiscret... et avec cela un pied... Qu'est-ce que je dis... pas de pied ?...

THÉRÈSE, regardant son pied. Pas de pied ?...

ANATOLE. Oh ! si peu que ce n'est pas la peine d'en parler.

THÉRÈSE. Hypocrite !... Je trouve que vous en prenez trop... de pied... avec Ernestine... Si jamais cela vous arrive...

ANATOLE. Voyons ! la paix... pardonne à ton Totole...

THÉRÈSE. Ça va ! au fait, je n'aime pas la guerre (Riant.) Hal ! hal ! hal ! que nous sommes bêtes de nous quereller !

ANATOLE, dansant. Tu as raison, ma colombe ; donnez-moi la menotte, et en avant le quadrille de Gustave.

Air du quadrille de Gustave.

N'ayons plus (bis) de querelles,
Ne soyons (bis) plus rebelles ;
Le plaisir (bis) a des ailes,
Et l'amour (bis) n'a qu'un jour.

Air du Petit homme gris.

Sans tristesse ennemie,
Toujours prompt à saisir
Le plaisir,
Avec philosophie,
Accepter le destin
Sans chagrin ;
Va, crois bien cela,
Le bonheur est là,
Ma Thérèse, il est là...

Pour être heureux sachons tous deux vivre comme cela

REPRISE.

Ils dansent tous deux sur l'air du quadrille de Gustave.

ANATOLE, criant. Vive Thérèse !

THÉRÈSE, criant aussi. Vive Anatole !... qui va s'en aller.

ANATOLE, su pris. M'en aller ? je n'ai pas de course à faire.

THÉRÈSE, vivement. Si... cherche bien.

ANATOLE. J'ai beau chercher..

THÉRÈSE. Faire publier nos bans.

ANATOLE. Ah ! oui ! c'est juste... Oui, mais dans quel arrondissement ?

THÉRÈSE. N'importe!... dans celui que tu voudras...

ANATOLE, se grattant l'oreille. Ah! diable!... N'importe, dis-tu?

THÉRÈSE, avec gravité. Monsieur Natole... j'ai assez du treizième, je veux légitimer notre amour... je veux le cimenter...

ANATOLE. Cimentons...

THÉRÈSE. Monsieur Natole, je n'aime pas ces calembours hors d'âge. Je l'exige...

ANATOLE. Du moment où tu l'exiges, je vais faire publier notre hyménée, vieux style... et mon bonheur avec toi par-dessus les toits; mais écoute... tu vois cette chaise qui est à nous...

THÉRÈSE. Je le sais bien, puisque je l'ai descendue pour travailler.

ANATOLE. Viens t'asseoir, et écoute...

THÉRÈSE, avec étonnement et s'asseyant. Que signifie?...

ANATOLE. Ça signifie qu'il faut l'un et l'autre mettre un bâton dans les roues de notre existence échevelée... Jurons sur ce vieux meuble toutes sortes de choses... Je commence :

Air de Gastibelza, Monpou.

ANATOLE, avec emphase.

Adieu, polka, galop et chaîne anglaise,
Estaminets.

Adieu, chaumière où nous causions à l'aise
Dans les bosquets.

Tu nous suivras, ô toi, ma vieille chaise;
Plus d'un beau jour,

J' veux dans tes bras... à ma bonne Thérèse
Parler d'amour. *(Bis.)*

THÉRÈSE, se levant, même jeu.

Adieu, plaisirs de mes jeunes années,
Plaisirs si doux!

Disparaissez! tombez, roses fanées,
Effeuillez-vous.

Fasse qu'un jour ton amour pour Thérèse,
Dans l'avenir...

Effeuille encor sur cette vieille chaise...
Un souvenir. *(Bis.)*

ANATOLE, blaguant. O ma compagne! tes vœux seront accomplis... garde-toi d'en douter...

THÉRÈSE. Bien vrai?

ANATOLE, levant la main. Oh!... parole!

THÉRÈSE. Nous verrons cela... Va faire publier nos bans!

ANATOLE. Oh! oui... et je t'en payerai un petit ce soir, à la Porte-Saint-Martin. *(Il l'embrasse et sort.)*

SCÈNE XI.

THÉRÈSE, seule.

Ce Natole est bien mauvais sujet; mais qu'il a bon cœur et bon genre, cet être-là!... Ah! patience!... quand nous serons tout à fait mariés... je le mettrai à la raison... J'y pense!... se marier quand on n'a qu'une action du chemin de fer de Dieppe à Fécamp... c'est maigre! et moi qui lui ai dit d'aller faire publier nos bans!... Se marier! quel dommage!... c'est si gentil d'être libre... de rester grisette!... Ah!... la coquetterie, c'est gentil... mais cela peut avoir son désagrément...

AIR: Je te prends sans dot.

La coquetterie

Qui fait dans la vie

Aimer le plaisir,

Fait souvent faillir.

Loin de sa chambrette,

Plus d'une grisette,

Dont le cœur était pur

Comme un ciel d'azur...

La grisette

Au cœur pur,

} *bis.*

Pur comme un ciel d'azur,

Succombe en cachette

Auprès d'un Arthur.

Pour la jeune hirondelle

La cage est un tombeau;

La grisette aussi frêle

Que le gentil oiseau,

Dès qu'elle perd sa liberté

Perd ses amours et sa gâté.

La coquetterie, etc,

THÉRÈSE, tristement. Eh! dire qu'Anatole n'a qu'un seul mot à prononcer devant monsieur le maire... que je lui redirai le même, et que tout sera bâclé. *(Gaiement.)* Ah! bah! je serai la maîtresse, après tout.

SCÈNE XII.

THÉRÈSE, FÉLICIEN, ERNESTINE.

FÉLICIEN, timidement. Pardon, mademoiselle Thérèse... je vous dérange?

THÉRÈSE, gaiement. Bonjour, M. Félicien! entrez donc! on dirait que je vous fais peur!

FÉLICIEN. Oh! non... mais... mademoiselle Ernestine n'est pas là?...

THÉRÈSE. Je l'attends... Tenez, M. Félicien, vous avez l'air bien cocasse avec votre timidité! — Soyez homme, saperlotte! — Voyez moi, et cependant je ne suis pas un homme...

FÉLICIEN, *timidement*. Je vous crois, mademoiselle Thérèse...

THÉRÈSE. Il me croit !... oh ! naïf homme, va !...

FÉLICIEN. Avec vous, mademoiselle Thérèse, je me sens plus à l'aise... mais quand je crois rencontrer votre amie, je ne sais ce que j'éprouve...

THÉRÈSE. Vous battez la breloque... vous patougez, mon cher... Oh ! effet du sentiment !...

FÉLICIEN. Tandis qu'auprès de vous...

THÉRÈSE. Vous n'avez pas de sentiment ?... Doux aveu ! — Allons ! embrassez-moi...

FÉLICIEN, *un peu embarrassé*. Comment ! vous voulez !...

THÉRÈSE. Allons ! en tout honneur !

FÉLICIEN. Volontiers. (*Il l'embrasse.*) Silence ! je crois que j'entends mademoiselle Ernestine.

THÉRÈSE. C'est pour rire, va !... Il est pur et sans tache... j'en mettrais sa main au feu. Adieu, mes petits toutereaux ; je monte à ma chambre me rafistoler un peu... (*Thérèse sort en chantant par le fond.*)

~~~~~

### SCÈNE XIII.

ERNESTINE, FÉLICIEN.

FÉLICIEN. Ainsi, vous me pardonnez ?

ERNESTINE, *boudant*. Non, monsieur...

FÉLICIEN. Comment !... de la jalousie ?

ERNESTINE. Thérèse ne m'a-t-elle pas dit...

FÉLICIEN. Que je l'avais embrassée... Thérèse est une méchante.

ERNESTINE. Ne dites pas de mal de Thérèse... c'est une bonne fille... c'est la franchise même, voyez-vous... et quand elle dit quelque chose, je crois...

FÉLICIEN. Voyons, Ernestine. (*Se représentant.*) Mademoiselle Ernestine, ne songeons plus qu'au moment où nous serons unis l'un à l'autre pour toujours... J'attends une lettre de mon oncle dont je suis le seul héritier... je lui ai fait part du dessein que j'avais de vous épouser... de l'amour que j'avais pour vous... Vous de votre côté...

ERNESTINE, *tristement*. De mon côté... moi, M. Félicien, je n'ai plus de parents... je ne me connais qu'un ami de ma famille qui a veillé sur mes jeunes années... c'est lui qui m'a élevée... aussi lui demanderai-je son consentement comme à un père...

FÉLICIEN. Mon oncle m'aime comme on aime son fils... Sa lettre m'apprendra bientôt, j'en suis sûr, qu'il ratifie mon projet de vous épouser... peut-être même voudra-t-il avant faire connaissance avec sa future nièce.

ERNESTINE, *joyeuse*. Vous croyez ?...

FÉLICIEN. Je l'espère... j'en suis sûr.

ERNESTINE. Dites donc, M. Félicien, voulez-vous rester avec nous ?—C'est la Sainte-Thérèse aujourd'hui... nous dînerons ensemble... vous, Thérèse et moi.

FÉLICIEN. Oh ! c'est me demander si je veux vivre !... être près de vous.

ERNESTINE, *prenant un bouquet sur sa commode*. Eh bien ! attendez-moi ; je monte prévenir Thérèse... et je reviens bientôt.

FÉLICIEN. Allez, ma bien aimée... et mille fois merci. (*Il lui baise la main ; elle sort.*)

AIR de la Valse du duc de Reichstadt.

Merci, ma gentille Ernestine,  
A vous seule tous mes amours ;  
Sous votre influence divine,  
Je n'aurai plus que de beaux jours !  
L'amour a soulevé le voile  
Qui cachait le ciel à mes yeux,  
A moi l'avenir se dévoile  
Dans un regard si radieux !

ENSEMBLE.

FÉLICIEN.

Merci, ma gentille Ernestine, etc.

ERNESTINE.

Oh ! croyez-en votre Ernestine,  
A vous seule tous ses amours ;  
Par l'amour le cœur s'illumine...  
Nous n'aurons plus que de beaux jours !

~~~~~

SCÈNE XIV.

FÉLICIEN, *seul*, puis ANATOLE.

FÉLICIEN. Le bon petit ange ! mon oncle ne pourra pas me refuser quand il connaîtra celle que j'aime... il renoncera, j'en suis sûr, au mariage qu'il projetait... il n'insistera plus quand il verra Ernestine... et quand je lui dirai : Vous voulez mon bonheur, mon oncle, eh ! bien, regardez Ernestine ; ce bonheur, je l'ai trouvé sans vous... je n'en veux pas d'autre.

ANATOLE, *entrant en fumant*. Etes-vous là, Ernestine ? Tiens ! excusez, jeune homme, je croyais qu'Ernestine était là.

FÉLICIEN, *surpris*. Ernestine... Mademoiselle Ernestine (*appuyant*) veut de sortir... Si c'est quelque chose que je puisse lui dire... à mademoiselle Ernestine ?...

ANATOLE. Monsieur... je n'ai besoin de personne pour parler à Ernestine !...

FÉLICIEN. Monsieur ! sachez que cette jeune fille a droit au respect de tous...

ANATOLE. Qui est ce qui vous dit le contraire ?

FÉLICIEN. Et ce ton cavalier...

ANATOLE. Je ne suis pas cavalier... je suis

dans l'artillerie de la garde nationale (*montrant son pantalon à bandes rouges*); de toute ma splendeur, c'est tout ce qu'il me reste... (*À part.*) Je gage que c'est l'amoureux en question. (*Haut.*) Est ce que par hasard monsieur aurait une digestion pénible?...
 FÉLICIEN, *coïère.* Monsieur...

ANATOLE. Ah diable!... ça serait dangereux... faudra voir à soigner cela!

FÉLICIEN. Après tout, où voulez-vous en venir?...
 ANATOLE. Ma foi!... à ce que vous voudrez... A la toxe anglaise ou française, à la canne, au canif, à l'épingle, choisissez, faites-vous servir... mais pour le quart d'heure je n'ai pas le temps. Et, puisque Ernestine n'est pas là, je monte chez Thérèse... Salut, monsieur; ne vous impatientez pas; je reviens bientôt.

FÉLICIEN, *en coïère.* Vous me retrouverez ici!...
 ANATOLE, *ironiquement.* Ah! tant mieux, sacrebleu! quel bonheur!
 ENSEMBLE.
 Air : *Je n'y peux tenir.*

FÉLICIEN.	ANATOLE.
Hatez-vous de partir,	Oh! je vais revenir;
Car votre de insolence	Conservez l'assurance
Et de votre impudence	Que de votre imprudence
Je saurais vous punir.	Je saurais vous punir.
	<i>Anatole sort.</i>

SCÈNE XV.

FÉLICIEN, *seul,* puis ERNESTINE.

FÉLICIEN. Je suis furieux... Quel est donc ce monsieur qui se permet de parler d'Ernestine avec cette familiarité d'estaminet... Est-ce que... Oh! non, c'est impossible; elle si candide, si bonne... C'est elle!...

ERNESTINE, *lui tendant la main.* Je n'ai pas été longtemps, j'espère...

FÉLICIEN, *refusant de lui prendre la main.* Assez!... pour m'affliger...

ERNESTINE. Vous affliger...

FÉLICIEN. Là, tout à l'heure, une espèce de mauvais sujet, de tapageur, est entré en me disant : « Ernestine n'est pas là?... » Il me semble qu'il aurait pu dire : Mademoiselle Ernestine.

ERNESTINE. N'est-ce que cela?... Je sais qui... c'est monieur Anatole.

FÉLICIEN. Peut-on savoir quel est ce monsieur Anatole?...

ERNESTINE. Mais c'est l'ami de Thérèse...

FÉLICIEN. N'est-ce que son ami?...

ERNESTINE, *rougissant.* Vous êtes méchant! Thérèse est libre...

FÉLICIEN, *ironiquement.* Oui... libre de mieux choisir.

ERNESTINE. Monsieur Félicien, je ne censure pas les actions de Thérèse; elle est mon ami d'enfance, c'est le cœur le plus excellent que je connais-e. D'ailleurs, Thérèse réparera, j'en suis sûre, le tort qu'elle peut avoir aux yeux du monde.

FÉLICIEN, *radouci.* Ernestine, c'est bien... de déendre votre amie... pardonnez-moi mes soupçons.

ERNESTINE. Jidoux!... n'aurez-vous pas plus de confiance quand nous serons mariés?

FÉLICIEN. Oh! si... mon Ernestine, je vous le promets... Ah! c'est que je vous aime tant!...

ERNESTINE. C'est bien vrai?...

FÉLICIEN. Pouvez-vous en douter... Voyons, dites-moi que vous me pa donnez...

ERNESTINE, *lui tendant la main.* Cette fois la prendrez-vous?

FÉLICIEN, *avec feu.* Et je l'embrasserai. (*Il lui baise la main.*)

ERNESTINE. Je vais mettre le couvert... Vous me promettez de ne pas chercher quelle à monsieur Anatole?

FÉLICIEN. Je vous le promets.

ERNESTINE, *mettant le couvert.* Voyons, aidez-mo douc!...

FÉLICIEN, *aidant Ernestine.* C'est cela! à nous deux... Alors, vous croyez que ce monsieur Anatole veut se marier avec elle!

ERNESTINE. J'en suis sûre, puis-qu'il est sorti exprès pour faire publier ses bans...

FÉLICIEN. Ah!... ça me raccommode avec lui!...

ERNESTINE. Et avec Thérèse... n'est-ce pas?

FÉLICIEN. Cela va sans dire... Là... êtes-vous contente de moi?...

ERNESTINE. Oh! vous mettez bien le couvert!... Ecoutez! (*Le couvert est mis.*)

SCÈNE XVI.

LES MEMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *accourant, bas à Ernestine.* Monsieur Desforges monte l'e-calier.

FÉLICIEN. Qu'est-ce donc?

ERNESTINE, *émue.* Celui qui m'a élevée. Je ne vou rais pas qu'il vous trouvât ici.

THÉRÈSE. Nous dirons que monsieur Félicien vient pour moi. — Vite, entrez dans cette chambre et ne venez que quand je vous appellerai.

FÉLICIEN, *à part.* C'est étrange. (*Il entre dans le cabinet.*)

THÉRÈSE, *d Ernestine.* Remets-toi... je me charge du papa Desforges... On vient... (*Elle chante : Sur l'air du traderi dera tra la la.*)

SCÈNE XVII.

ERNESTINE, THÉRÈSE, DESFORGES.

DESFORGES. Les voici, ces p-tites chattes !
Bonjour, mes enfants, bonjour !

ERNESTINE, *embarrassée*. Comment se fait-il ?...

THÉRÈSE. Est-ce que vous avez encore manqué la voiture ?

DESFORGES. Deux fois en un jour, c'est trop... Non, une lettre que j'ai reçue a contremandé mon voyage, et je me suis dit : Ah ! bah ! je vais aller tenir compagnie à ces deux petites blanchettes, et je viens sans façon dîner avec vous. J'apporte un tas de bonnes choses. (*Il va les déposer sur la table.*) Trois couverts ? qui donc attendez-vous ? (*Il regarde Ernestine.*)

THÉRÈSE, *vivement*. Un jeune homme de mes amis, un voyageur en faux cols.

DESFORGES. En faux cols ?

THÉRÈSE, *minaudant*. Qui me recherche en mariage...

DESFORGES. En mariage...

ERNESTINE, *à Thérèse*. Je tremble.

DESFORGES, *souffonneux*. Eh ! mais votre conviè se fait attendre.

THÉRÈSE. Il est ici, pardon, papa Desforges ; il est ici !

ERNESTINE, *à Thérèse*. Que vas-tu faire ?...

DESFORGES. Ici ?

THÉRÈSE. Dans la chambre voisine, oui ; il lit son journal, il examine le cours de la rente. (*Appelant.*) Félicien ! Félicien !... écoute, mon ami... (*Félicien paraît.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, FÉLICIEN.

DESFORGES. Mon neveu !...

FÉLICIEN. Mon oncle !...

THÉRÈSE. Son oncle !...

DESFORGES. Que viens-tu faire ici ?

FÉLICIEN. Mais je viens pour Thérèse.

DESFORGES. Pour Thérèse ?

FÉLICIEN. Mon oncle... !

DESFORGES. Que n'allez-vous chez elle ? et pourquoi venir chez une jeune fille sage, que vous ne devriez pas rendre témoin de vos amours ?

FÉLICIEN. Mon oncle... !

DESFORGES. Eh mon-tieur, vous ne connaissez donc pas le danger de l'exemple ? Ecoutez : Il y a vingt ans, une jeune fille pure et modeste vivait auprès d'une compagne dont la conduite était plus que légère... Entraînée par son amie dans un bal public, elle connut un homme qui lui ravit bientôt l'innocence, pour ne lui laisser que la honte

et le désespoir... Eh ! mon Dieu ! c'est l'histoire de bien des jeunes filles, n'es-ce pas ? mais celle dont je vous parle ne put survivre à son déshonneur... Dieu l'appela à lui !

ERNESTINE. L'autre femme !

DESFORGES. Elle mourut en donnant le jour à une jolie petite créature qui aurait été abandonnée de tous ; car le séducteur avait été forcé de contracter un mariage d'argent, et cela pour sauvegarder l'honneur de sa famille.

ERNESTINE. Et la pauvre petite fille ?...

DESFORGES. Dieu me mit au cœur une bonne pensée et la force de l'accomplir... Je fis élever l'orpheline, sur laquelle j'ai veillé sans cesse, réparant ainsi, autant qu'il m'était possible, un fatal moment d'égarement que je gélore depuis dix-huit années.

ERNESTINE. Mon ami ! mon bien-aimé !

DESFORGES. Oui, votre ami, et c'est à ce titre que je voudrais éloigner de vous toute espèce de dangers et de mauvais exemples.

THÉRÈSE. Monsieur Desforges, il me semble...

FÉLICIEN. Je vous jure...

ERNESTINE, *bas, à Desforges*. Voyons, ne grondez pas.

THÉRÈSE. Puisque M. Félicien me recherche, il faut bien qu'il me cherche quelque part... Il m'a trouvée ici. Après tout, c'est un honnête jeune homme qui m'a promis de m'épouser... à Pâques.

DESFORGES. Ah ! il vous a promis de vous épouser ?

THÉRÈSE, *avec aplomb et prenant le bras de Félicien*. Oui, son oncle, j'en ai peur.

DESFORGES, *à Félicien*. Monsieur, que signifie cette conduite ?

FÉLICIEN. C'est à moi de tout expliquer... J'aime mademoiselle (*Désignant Ernestine.*)

DESFORGES, *surpris*. Alors ce n'est donc pas ?... (*Désignant Thérèse.*)

THÉRÈSE, *même jeu*. Non, son oncle.

DESFORGES. Pourquoi donc ce mensonge, alors ?

FÉLICIEN. La crainte de vous déplaire et celle de compromettre M^{lle} Ernestine.

THÉRÈSE. Merci... Alors, moi, vous ne craignez pas de me compromettre... C'est gentil !...

ERNESTINE. Ma bonne Thérèse !...

DESFORGES, *à Félicien*. Ne vous ai-je pas toujours dit que si vous placiez vos affections d'une manière honorable, j'approuverais le choix que votre cœur aurait fait ?... Et depuis quand venez-vous chez M^{lle} Ernestine ?

FÉLICIEN. Depuis trois mois, mon oncle.

DESFORGES. Ernestine, c'est mal.

ERNESTINE. Pardonnez...

FÉLICIEN. Mon bon oncle, jamais plus de vertu, de candeur et de grâce ne m'est ap-

parue, et mon vœu le plus cher était de vous voir agréer mes projets d'union avec mademoiselle Ernestine. Oh! si vous la connaissez, mon oncle!

DESFORGES. Je la connais, monsieur, et je dis comme vous que personne ne mérite plus l'amour et le respect d'un honnête homme.

FÉLICIEN. Aussi, mon oncle, vous approuvez!...

DESFORGES. Il le faut bien, et j'aurais mauvaise grâce à me montrer trop sévère... Depuis longtemps j'avais projeté cette union qui devait réunir près de moi les deux enfants que j'aime le plus au monde.

ERNESTINE. Oh! je sais toutes vos bontés pour la pauvre orpheline!

DESFORGES. Orpheline! tu ne l'es plus!... Je suis libre maintenant, et je puis enfin réparer ma faute envers la pauvre femme délaissée, envers ta mère.

ERNESTINE, se jetant à son cou. Quoi! vous seriez?...

DESFORGES, la contenant. Chut!... ton meilleur ami! (Il l'embrasse avec effusion.) Quant à toi, espiègle de Thérèse, tu as été une excellente amie et une bonne fille.

TOUS. Oh! oui, une bonne fille!

THÉRÈSE. Qui vous aime bien tous et qui est bien heureuse de voir Ernestine mariée!

DESFORGES. Eh bien, que ne fais-tu comme elle?

THÉRÈSE. Ah! voilà!... pas de capitaux!...

DESFORGES. Des capitaux!... Ernestine te donnera comme cadeau de noces deux mille francs pour t'établir.

THÉRÈSE. Deux mille francs!...

DESFORGES. Si tu épouses M. Anatole.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, puis ANATOLE, qui a entendu les derniers mots.

ANATOLE, entrant. Anatole demandé!... voilà!

THÉRÈSE essuie une larme. Ah! papa Desforges, tenez, vous avez quelque chose de l'antique!... Ça ne sera pas long; nos bans sont publiés, n'est-ce pas, Anatole?

ANATOLE, se frappant le front. Ah! sarpisti! je savais bien que j'avais oublié quelque chose! Mais rassure-toi, cette fois-ci j'irai les faire publier à son de trompe.

DESFORGES. Voyons, mes enfants, deux couverts de plus... et à table. (Bruit.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, GOBINET, tenant un plateau.

GOBINET, terrifié, à part. Ah! fichtre!... elle n'est peut-être pas seule.

TOUS. Ah! Gobinet!

DESFORGES. Que veut ce garçon?

GOBINET, fixant Desforges. Ce vieux a le nez de mon père.

DESFORGES, à Gobinet. Que demandez-vous?...

TOUS. Que demandez-vous?

GOBINET, embarrassé. La rue Coq-Héron, s'il vous plaît?

DESFORGES. Coq-Héron?

ANATOLE. La cinquième à droite, la sixième à gauche, et tu demanderas.

DESFORGES. Que vient-il donc nous chanter! Voyons, laisse-nous ta frangipane; nous la mangerons pour les fiançailles de mon Ernestine.

GOBINET, stupéfié. Les fiançailles d'Ernestine! Ah! fichtre!... (Il laisse tomber son plateau, ses jambes flageolent; il va s'asseoir et reçoit des consolations d'Anatole.)

DESFORGES. Qu'a-t-il donc, ce pauvre garçon?

THÉRÈSE. C'est un amour rentré; je sais ce que c'est. Je vais le faire mettre au lit avec des sinapismes aux jambes... Farine de moutarde, s'il vous plaît!

FÉLICIEN. Mais ce garçon se trouve mal...

THÉRÈSE. Laissez-le faire... il se connaît. (Gobinet se relève, et personne ne s'occupe de lui pendant le restant de la scène.)

ANATOLE. A table! le repas des fiançailles!...

THÉRÈSE. Papa Desforges, ce que vous avez fait là, c'est bien, c'est beau!... Embrassez-moi!... (Il la prend par la main.) A table! à table!

CHOEUR.

TOUS.

Chagrins, plaisirs, bonheur, gaieté,

Chez nous tout se partage.

Des lois de la fraternité

Nous savons faire usage.

ERNESTINE, au public.

Air: du Luth galant.

Pour nous, messieurs, oh! soyez indulgents.

THÉRÈSE, au public.

Soyez Français, et montréz-vous galants;

Regardez mon amie, elle est vraiment gentille.

ERNESTINE.

Applaudissez Thérèse, elle est si bonnne fille.

THÉRÈSE.

Revenez demain soir,

Je vous le ferai voir.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.